

Le Calvé Ivičević, Evaine. »France-Québec: le regard de l'Autre«, u: Ljubičić M. (ur.). *Studia Romanica et Anglica Zagradiensia*, vol. LII, Zagreb: Facultas Philosophica Universitatis Studiorum Zagradiensis, 2007., p. 165-184. (pregledni članak)

Evaine Le Calvé Ivicevic

Université de Zagreb, Croatie

## France-Québec : le regard de l'autre

### Résumé

*Cette contribution s'efforce de décrire ce que, dans le regard que porte le Québec sur la France et inversement chacun retient. Le premier volet porte sur l'imaginaire canadien français de l'origine, formateur de l'identité québécoise, à partir d'un passé auréolé de splendeur. Au regard valorisant pour la culture française répond une vision valorisante de soi-même, qui cimenter la trilogie fidélité, persévérance et droit à la terre. Cependant, le constat historique accablant est également source d'amertume, sensible dans les textes fondateurs, mais la France demeure une référence, même si elle est parfois irritante. Le deuxième volet, s'ouvre avec l'imaginaire français de la découverte auquel se greffent l'autosatisfaction et la condescendance jusqu'à ce que la Deuxième Guerre mondiale et ses lendemains établissent des rapports France-Québec sur un pied d'égalité.*

### Abstract

*The paper describes the elements on which France and Quebec focus when they observe each other. The first part is concerned with the imaginary vision of French origins which shaped Quebecois identity, especially the idyllic view of the past. This view of French culture deeply influenced Quebec's understanding of itself: while enabling self-respect, it contributed to the formation of the three-fold basis of Quebecois identity, namely fidelity, perseverance and the right to land. Nonetheless, historical reality created a sense of resentment particularly visible in nineteenth-century texts. Although sometimes questioned, France however remained an important model. The latter part of the paper is concerned with France's view of Quebec, where prior to the Second World War we can perceive attitudes of self-complacency and condescension to have been dominant, whereas since then the relationship between the two has been built on equality.*

*« Mère, je ne suis pas de ceux qui ont eu le bonheur d'être bercés sur tes genoux.  
Ce sont de bien lointains échos qui m'ont familiarisé avec ton nom et ta gloire.  
Ta belle langue, j'ai appris à la balbutier loin de toi.  
J'ose cependant, aujourd'hui, apporter une nouvelle page héroïque à ton histoire déjà si  
belle et si chevaleresque.  
Cette page est écrite plus avec le cœur qu'avec la plume.  
Je ne te demande par, en retour, un embrassement maternel pour ton enfant, hélas ! oublié.  
Mais permets-moi au moins de baiser, avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe  
glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter auprès de son berceau. »*

Louis Fréchette, *A la France !*, dans *La légende d'un peuple*.

Cette contribution s'efforce de décrire dans les grandes lignes ce que, dans le regard que porte le Québec sur la France et inversement, chacun cherche, retient et attribue à l'autre. Il serait difficile, compte tenu de la nature mal cernable de l'imaginaire collectif, de caractériser de manière rigide les rapports qu'entretiennent France et Québec: placés sous le

signe de la complexité, dans la double perspective de la proximité et de l'éloignement, de l'attrait et de la déception, de la reconnaissance et du reniement, fluctuants et côtoyant l'affectivité, ils réclament une étude d'autant plus ardue qu'elle est censée englober un matériau éminemment multiple et insaisissable, puisque comportant un aspect passionnel et par conséquent largement subjectif.

Déjà de vastes projets ont brossé l'ébauche des images que se forgent l'une de l'autre la Belle Province et la France, dans un face à face géographique éminemment emblématique. Une de ces initiatives a été le Printemps du Québec en France, qui débuta en 1999 et fut la plus grande manifestation culturelle québécoise tenue jusqu'alors à l'étranger.

C'est dans cet esprit que fut élaborée la remarquable exposition *France-Québec, images et mirages*.<sup>1</sup> A son sujet, les médias québécois suscitent l'étonnement lorsqu'ils la définissent comme « une exposition qui ouvre le dialogue avec nos "cousins" de France »,<sup>2</sup> alors qu'on aurait pu supposer qu'il avait toujours existé, ce qui montre que l'imaginaire occupe ou du moins a occupé une part très vaste des relations entre le Québec et la France, aux dépens peut-être d'une connaissance profonde.

Nous nous proposons donc de survoler les images que suscitent l'une pour l'autre France et Québec, afin d'en donner une présentation globale, en privilégiant le premier volet, consacré au Québec et en nous contentant de brosser dans le deuxième volet, consacré à la France, une simple esquisse des voies que devrait suivre notre recherche à venir. Ce deuxième volet se présente donc comme un premier balisage d'un terrain restant encore à explorer, et qui pourra faire l'objet de futurs travaux. Sans prétention à l'innovation, mais dans le but de dresser un aperçu général et de dégager certains axes essentiels, nous nous focaliserons pour le premier volet sur les textes fondateurs et de référence de la littérature québécoise pour illustrer nos affirmations.

Une approche possible serait celle de la chronologie, avec, si l'on suit l'histoire officielle, pour premier protagoniste Jacques Cartier et pour point de départ Saint-Malo. Cependant, ce serait faire débiter l'évocation d'un dialogue en n'écouter que le soliloque des acteurs d'une entreprise toute entière voulue par la France pour la France, entièrement dénuée de l'ambition de donner naissance à une nouvelle identité et de susciter un regard différent sur elle-même.

Il faut attendre de longues années après les premières tentatives d'implantation française au Canada pour que les Québécois prennent la parole. Les premières relations, de Jacques Cartier puis André Thévet à Samuel de Champlain en passant par Marc Lescarbot, les Jésuites et Gabriel Sagard, jusqu'à François-Xavier de Charlevoix, sont rédigées sous la perspective de la métropole et des publics, à la cour, au sein de l'Église, parmi les marchands ou investisseurs potentiels, ayant des intérêts, ou étant appelés à en avoir, dans la colonie.<sup>3</sup> Dans cette optique, la vision de la France qui s'y exprime n'est donc pas celle du Québec, ou pour reprendre le terme en usage à l'époque, celle des *Canadiens*.

Il faut donc attendre les dernières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle pour que les *Canadiens* ou *Canadiens français* prennent la parole, dans divers journaux et gazettes, mais c'est avec le XIX<sup>ème</sup> siècle que s'affirme l'identité nationale et que se profile une vision de la France susceptible d'être considérée comme « québécoise ». Nous contournerons les ouvrages de Joseph-François Perrault et Michel Bibaud<sup>4</sup> : le premier, sans envergure, et le second, largement inspiré de Charlevoix et affichant une franche sympathie pour la Grande-Bretagne, ayant reçu un écho plutôt froid de la part de leurs compatriotes. C'est en 1845 que François-Xavier Garneau, avec son *Histoire du Canada*, construit d'une plume que l'auteur veut soignée la première histoire de ce pays écrite sous la perspective des francophones, à laquelle l'imaginaire québécois va se nourrir durant de nombreuses décennies. Motivé par le besoin de

clamer la dignité et la légitimité des droits de la « race française » sur le sol canadien,<sup>5</sup> Garneau donne au Québec le matériau factuel et mythique nécessaire pour se forger une interprétation de sa propre identité et se situer historiquement par rapport à la France.

Le regard distancié par rapport à la France que l'on trouve chez Garneau marque l'émancipation de l'ancienne colonie vis-à-vis de la « mère patrie » dont l'historien dénonce le manque d'intérêt pour le Québec,<sup>6</sup> d'une France où « ...l'on sacrifiait avec délices les plus chers intérêts du pays aux fureurs du fanatisme et aux appréhensions d'une tyrannie égoïste et soupçonneuse »,<sup>7</sup> et où « ...le manque de prévoyance l'a disputé à l'inconstance et à l'apathie des gouvernements... ».<sup>8</sup> Sa réaffirmation de l'origine et de la vérité historique, répondant à un impératif idéologique et destinée au public canadien, trouve un étai indispensable dans l'image positive que ce dernier cultive de ses origines françaises. Ainsi, déclare Garneau « Il y a quelque chose de touchant et de noble à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais osé répudier publiquement. ».<sup>9</sup> Un héritage encore vivant parmi les fils de la « race française » car, observe Garneau : « Leurs rangs se resserrent, la fierté du grand peuple dont ils descendent et qui les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre... ».<sup>10</sup>

Bien que l'attitude des Français dans la colonie donne lieu à des critiques acerbes, une lumière flatteuse entoure les figures qui peuplent la mythologie nationale et vont désormais faire figure de bâtisseurs de ce pays. A partir de ce moment, l'histoire collective devient officielle, avec ses pères (Cartier,<sup>11</sup> Champlain), et les épisodes du passé héroïque s'étaient nécessairement des vertus attribuées aux Français : « L'esprit inquiet et aventureux qui a distingué à un si haut degré la noblesse française du moyen âge, alors la première du monde, et dont les exploits depuis les bords brumeux d'Albion jusqu'aux rochers arides du Jourdain, formeraient un livre si intéressant et si dramatique, cet esprit, disons-nous semblait chercher en Amérique un nouvel élément à son activité... ».<sup>12</sup>

Dans le sillage de Garneau, le devoir de mémoire, brandi en réaction contre la menace d'assimilation, donne lieu chez d'autres auteurs, tel Philippe Aubert de Gaspé père, à une évocation romanesque de la splendeur perdue de la colonie, où la noblesse et les qualités des « anciens Canadiens » sont implicitement mises en rapport avec leur origine française.<sup>13</sup>

Dans leurs combats contre la nature, la malchance, les attaques, les premiers colons français font figure de surhommes. A leur volonté de vaincre la rudesse du climat et de bâtir un nouveau pays s'ajoute la hardiesse et la noblesse, autant de qualités qui s'associent à l'image de la France : « Lorsque nos pères, quittant le beau pays de France, vinrent s'établir sur les bords de la grande rivière du Canada, il eurent à essayer bien des peines, à endurer bien des fatigues [...] Mais nos pères venaient du pays des braves et de plus "étaient l'élite des guerriers" »<sup>14</sup> déclare l'abbé Charles Trudelle.

Le regard porté sur les ancêtres venus de France est un regard admiratif et galvanisant. L'évocation des combats passés, menés au nom de la France, ranime l'orgueil national : « O Canadiens-Français ! comme notre âme est fière / De pouvoir dire à tous : "La France, c'est ma mère ! / Sa gloire se reflète au front de son enfant." ».<sup>15</sup> Par ricochet, à la vision méliorative de la culture française répond une vision valorisante de soi-même, qui permet d'affronter la réalité politique et sociale. Ainsi que le remarque dans sa *Première lettre* le personnage du voyageur français mis en scène par Arthur Buies: « Ce petit peuple séparé de nous par un siècle, vit de ses souvenirs, et se console de la domination anglaise par la pensée de son ancien héroïsme, et par l'éclat que jette sur lui le grand nom de sa première métropole. ».<sup>16</sup> C'est à cet éclat que le Québec va puiser pour nourrir sa volonté de persistance : l'admiration engendre l'attachement et la fidélité, or fidélité signifie résistance, et l'héroïsme attribué aux Français demeure attaché à leurs descendants qui, « Frémissant

sous le joug d'une race étrangère, / Malgré l'oppression, leur âme toujours fière / De la France savait garder le souvenir ». <sup>17</sup> Cette image, particulièrement présente dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment dans les poèmes d'Octave Crémazie, perdurera au XX<sup>ème</sup> siècle, trouvant son écho dans les voix qui font frissonner Maria Chapdelaine<sup>18</sup> et qui hantent Menaud, le maître-draveur.<sup>19</sup>

Ainsi, de la Conquête à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la réalité historique du Québec est volontiers embellie par l'imaginaire : les années de colonisation française, pourtant difficiles et entachées d'iniquité, font figure d'âge d'or révolu, ainsi que le dépeint Philippe Aubert de Gaspé dans ses *Anciens Canadiens*. La vision de ce passé glorieux habite le pays, qui en conserve le souvenir vivant : « Sur ces bords enchantés notre mère, la France, / A laissé de sa gloire un immortel sillon ». <sup>20</sup> Le Québec puise à son passé pour nourrir son présent, et voue à la France un respect teinté de nostalgie. Traversant les siècles, ce dernier jaillit avec toute sa charge affective dans les paroles d'Azarius Lacasse : « La France, dit-il, est comme le soleil, pis comme les étoiles. A peut être loin, on peut l'avoir jamais vue, nous autres, Français, Français de France mais partis de France, on sait pas au juste ce que c'est, nous autres, la France. Pas plus qu'on sait ce que c'est que le soleil pis les étoiles, hormis que ça jette de la lumière le jour pis la nuit. Pis la nuit... répéta-t-il. [...] Si la France périssait, déclara-t-il, ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait. ». <sup>21</sup>

Cette vision des nobles origines de la « race française », pourtant bien décalée de la réalité de la société du Québec, s'y superpose : la grandeur de la France et de ses premiers colons valorise donc la fidélité à sa tradition et nourrit une forte motivation pour la conservation de la communauté, avec son héritage culturel, son identité, sa langue et sa foi. Mais toutes ces images encourageantes ne suffisent pas à effacer celle, décevante, de la réalité d'une nation accablée par le fardeau de sa défaite, de son étiolement, de son échec : « Je suis un fils déchu de race surhumaine, / [...] Par nos ans sans vigueur, je suis comme le hêtre / Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé, / Et c'est de désirs morts que je suis enfeuillé, / Quand je rêve d'aller comme allait mon ancêtre ». <sup>22</sup>

En outre, si le discours des patriotes trouve une de ses veines inspiratrices dans la vision positive de la France, cette dernière s'accompagne nécessairement, en négatif, d'un constat historique accablant, qui est celui de l'abandon : « Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux / Où seuls, abandonnés par la France leur mère, / Nos aïeux défendaient son nom victorieux ». <sup>23</sup> A l'heure de l'éveil national, fondé sur la fidélité à l'héritage français, le Québec fait, tout en le revendiquant comme fondement de son identité, le bilan des trahisons de la France : « Car, pendant les longs jours où la France oublieuse / Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse / De défendre son nom contre un nouveau destin, / Nous avons conservé le brillant héritage / Légué par nos aïeux, pur de tout alliage, / Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin. / Enfants abandonnés bien loin par notre mère, [...] ». <sup>24</sup>

Ainsi cohabitent deux images contradictoires de la France : à la fois mère-patrie puissante aux fils héroïques et mère indigne, délaissant ses enfants dans la plus grande indifférence. De fait, si les épisodes glorieux ne manquent pas dans l'histoire du Québec, ils s'inscrivent le plus souvent sur la toile de fond de l'insuffisance de l'aide de la France et de l'inadéquation de son action ; les preuves de son abandon sont indéniables. Pourtant, l'attachement ne se renie pas et se veut plus fort que la rancune : « La France nous avait laissés grandir loin d'elle, / nous léguant son nom seul avec son souvenir ; / Et le pauvre orphelin, à tous les deux fidèle, / N'avait su, dans son cœur, qu'absoudre et que bénir ». <sup>25</sup> Une indulgence qui n'est pas sans laisser place à quelque amertume vis-à-vis des « maudits Français ». Ce constat est par exemple exprimé par Maurice Darville : « Sois en sûre, nous sommes tous trop tendres pour la France qui ne songe guère aux Canadiens, *exilés dans leur propre patrie*, comme disait Crémazie. ». <sup>26</sup>

Par ailleurs, l'évolution de la société française creuse un fossé entre la France que découvre le voyageur québécois et celle de son imaginaire : les changements intervenus avec la Révolution ébranlent nécessairement celui qui fonde son attachement sur la fidélité à l'héritage de l'Ancien régime. Or ces changements, s'ils sont perçus par certains comme un progrès, le sont par d'autres comme une décadence. Telle est la réaction de Maurice Darville : « Pauvre France ! Ne sommes-nous pas un peu fous de tant l'aimer ? [...] Ah ! Chère amie, la France, notre France idéale, qu'en a-t-on fait ? Mais, silence ! Il me semble que je vais insulter ma mère. ».<sup>27</sup> A l'origine de cette décadence se trouve la chute de la royauté et avec elle l'effondrement d'une société qui marque pour beaucoup un cataclysme. Ce sentiment s'exprime particulièrement au XIX<sup>ème</sup> siècle : « Comme aux jours du Grand Roi, la France n'était plus / Du monde européen la reine et la maîtresse, / Et du vieux sang bourbon les héritiers déchus / L'abaissaient chaque jour par leur lâche faiblesse. ».<sup>28</sup> La France n'est plus celle dont le Québec cultive l'image : il pleure la perte d'un ordre social et moral, mais aussi et surtout la perte du roi, dont la fin tragique est vécue comme un horrible parricide : « Le drapeau blanc, - la gloire de nos pères, - / Rougi depuis dans le sang de mon roi, / Ne porte plus aux rives étrangères / Du nom français la terreur et la loi ».<sup>29</sup>

Mais qu'importe la « décadence » de la France, qu'importe l'échec personnel, l'attachement à l'imaginaire brave les évidences historiques,<sup>30</sup> et fournit un fort repère identitaire, un puissant moteur pour l'esprit de résistance et les espoirs qui animent la « race française » : « O mes vieux compagnons de gloire et de malheur, / Vous qu'un même désir autour de moi rassemble, / Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur, / Vous dit, comme autrefois nous saurons vaincre ensemble. ».<sup>31</sup>

Cette position attribuée à la France aboutit à l'ériger en référence, en matière de styles, de goûts, de production artistique, littéraire en particulier et intellectuelle en général. Or cette référence est double et contradictoire.

Pour les uns, elle est celle de la vieille France, fille aînée de l'Eglise, dont le Québec, tel un ultime bastion, conserve jalousement les valeurs ancestrales, face aux « infidèles ». Cette référence, cultivée par le clergé et la société bien-pensante, offre au Québec, supposé devoir poursuivre sur la voie abandonnée par la France depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle, la vision de sa raison d'être, ou plutôt de continuer à exister. Cette idée s'exprime clairement dans le sermon programmatique de Mgr Paquet : « [...] l'avenir d'un peuple se manifeste dans ses origines. Quelle est donc la nation mère à laquelle nous devons l'existence ? Quel a été son rôle, son influence intellectuelle et sociale ? Déjà vos cœurs émus ont désigné la France ; et, en nommant cette patrie de nos âmes, ils évoquent, ils ressuscitent toute l'histoire du christianisme. Le voilà, le peuple apôtre par excellence [...]. Ces paroles si élogieuses provoqueront peut-être un sourire hésitant sur les lèvres de ceux qui ne considèrent que la France maçonnique et infidèle. Mais, hâtons-nous de l'ajouter, dix ans, vingt ans, cent ans même de défections [...] ne sauraient effacer treize siècles de foi généreuse et de dévouement sans égal à la cause du droit chrétien. Quand on descend d'une telle race, [...] n'est-on pas justifiable de revendiquer un rôle à part et une mission supérieure ? ».<sup>32</sup> L'image ainsi donnée de la France nourrit le discours de la réaction et conforte les partisans de l'immobilisme.

Pour les autres, la France est le pays des Lumières, appelé avant tout autre à éclairer la voie du progrès pour un Québec en quête d'ouverture. Censurée par les tenants de l'éducation et de la vie publique, cette image de la France n'en est pas moins vigoureuse, animant des cercles tel l'Institut canadien, nourrissant la pensée des progressistes et des libres penseurs : « En France, la tendance générale est vers le progrès social, vers une indépendance intellectuelle absolue qui permette à chaque homme de se rendre compte de ses pensées, de ses croyances [...]. il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison, et du progrès de la science. - Reconnu, s'écria-t-il,

reconnu partout, oui, reconnu depuis longtemps, oui, mais non encore reconnu ici en Canada, chez nous qui nous appelons les descendants de ce peuple que la science et les lumières, c'est-à-dire le libre examen, ont placé à la tête de tous les autres [...] ».<sup>33</sup>

Dans un cas comme dans l'autre, les courants français sont inspireurs, et nombreux sont ceux qui en restent si proches que leurs productions font figure de copies. Aussi la référence à la France est-elle parfois décriée, voire irritante, quelle que soit la perspective sous laquelle elle est envisagée. On retrouve ce constat dans les lignes de Camille Roy, quand il remarque à propos de la littérature québécoise : « [...] ne lui a-t-on pas reproché précisément de n'être pas assez nationale ? Ce reproche lui fut adressé, assurément et plus d'une fois, [...] mais ce reproche vise bien plus la forme de nos œuvres d'imagination, l'imitation parfois trop livresque par nos romanciers des poètes et romanciers de France [...] ».<sup>34</sup> Et, sous la forme de l'autodérision, il surgit par exemple sous la plume de Réjean Ducharme : « S'il n'y avait pas de Français de France ici, il n'y aurait pas de cinéma ici. Acclamons le civilisateur. Réjouissons-nous. Il vient ici pour déniaiser les masses qui sont niaises et qui ne savent pas dire con. [...] Allons faire un stage à la Sorbonne. Fréquentons les désuniversités françaises et ayons honte de n'avoir fréquenté que la désuniversité de Montréal. [...] De quoi à l'air ce pissenlit, qui se donne des airs de dahlia ? Ce pissenlit a l'air d'un Canadien français qui se donne des airs de héros de films d'avant-garde made in France. ».<sup>35</sup>

Car il faut bien, à force de se frotter au mythe, en discerner les lézardes et les faux-semblants : à trop vouloir chanter la Nouvelle-France et y trouver des figures exemplaires, l'histoire officielle a forgé des pseudo-héros qui ne sont d'aucune utilité lorsque le Québécois se retrouve seul face à son destin. Homme dépossédé, il se retrouve au bout du compte face à ses échecs, ses faiblesses, sa vie étriquée, sa pauvreté. Et si l'origine est une source de fierté, une garantie de dignité, la référence constante à la France génère la honte de soi. Honte inspirée par l'impuissance de la société québécoise et de l'individu en son sein, honte d'une langue jugée dégénérée par les autorités intellectuelles. Longtemps les acteurs de la vie culturelle s'efforceront de gommer ce qui est considéré comme indigne des canons académiques pour construire la vie culturelle du pays. Il faut donc se franciser pour se faire reconnaître : « Toute langue qui se détache, dans ces circonstances, de l'un des grands idiomes littéraires du monde peut difficilement réussir à être autre chose qu'un patois. Non seulement nous devons proscrire l'anglicisme, mais nous sommes tenus *d'être plus puristes que les Français de France eux-mêmes*. ».<sup>36</sup> La langue doit être châtiée, Camille Roy le répète encore en 1937 : « Il nous faut organiser des campagnes de bon langage, en faveur d'un meilleur langage. ».<sup>37</sup>

Les ouvrages intellectuels doivent être reconnus sur les bords de la Seine pour avoir quelque poids sur les rives du Saint-Laurent et, jusqu'à l'époque de la Révolution tranquille, il n'est pas de salut sans « monter à Paris ». Ainsi se recrée parmi les Québécois une attitude de colonisés face à la métropole, trop heureuse d'accueillir ce phénomène qui lui offre de façon inespérée le rôle de nation phare.

Cette glorification a priori va, en particulier dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, susciter de fréquentes déceptions. Retrouvant ses cousins d'outre-Atlantique à la faveur de la petite révolution culturelle que constitue l'arrivée de Félix Leclerc à Paris, la France se montre volontiers arrogante vis-à-vis de ces francophones dont le parler suscite ses sourires, hautaine lorsqu'elle ne reconnaît pour toute valeur à cette communauté que d'avoir conservé, tel un musée vivant, les chansons et les contes du bon vieux temps, vieillotte, toute empêtrée dans son protocole et frileuse dans ses visions d'une société possible au regard de cette communauté d'Amérique.

De fait, quelle vision du Québec cultive la France ? En premier lieu, celle d'un territoire qu'elle se flatte d'avoir découvert, porteur et créateur de mythes qui vont longtemps auréoler le discours français sur le Québec.

Le premier regard de la France sur la Nouvelle-France est un regard sur l'Amérique, avec toute l'iconographie de rigueur, peuplée de portraits d'Autochtones et d'animaux étranges, parfois même entourés de palmiers, à l'image des Antilles. L'espoir d'y découvrir des richesses en abondance emplit les premiers voyageurs d'un enthousiasme qui se substitue à la véracité pour créer un imaginaire merveilleux. Les risques du voyage et les représentations des espaces inconnus héritées du Moyen Âge, font naître dans les esprits des créatures fabuleuses et terribles ; des témoins sérieux n'hésitent pas à rapporter comme des réalités des fables qui viennent confirmer cette part d'imaginaire, tel le monstre Gougou dont nous parle Samuel de Champlain, comme si son rapport risquait de décevoir s'il était dépourvu d'un épisode surnaturel.

A cette première vision, largement assujettie à celle qu'il s'était forgée avant même de poser le pied sur ce nouveau territoire, le Français ajoute une autre idée préconçue, à savoir celle du bon Sauvage, que le baron de Lahontan contribue largement à conforter. Ainsi, dans un premier temps, le Québec peut s'apparenter à un Paradis perdu.

Les distances géographiques sont un obstacle si grand à la communication, jalonnée de dangers, que le départ a souvent un caractère définitif, volontaire ou non, faisant des premiers colons des exilés. De fait, ceux qui choisissent de construire la colonie adoptent très vite une nouvelle identité américaine. Au contact des cultures autochtones, dans le nouveau pays où les terres ne demandent qu'à trouver des maîtres et où la hiérarchie de la société des vieux pays est sensiblement ébranlée, l'homme pose un autre regard sur le monde.

L'établissement dans un pays neuf s'accompagne rapidement de la conscience de créer une nouvelle société, et par là-même une nouvelle identité. Cette conscience, la France ne s'en soucie guère le temps que dure la colonie. Elle est trop préoccupée par sa course aux richesses, qui doivent revenir au royaume et aux marchands assez entreprenants pour développer des relations uniquement utilitaires avec cette grande terre sauvage. Le développement d'une nouvelle société n'est pas envisagé, et l'évolution des mentalités et des comportements, lorsqu'elle fait l'objet de remarques de la part des voyageurs français, est le plus souvent jugée de façon négative, comme un ensauvagement, une dégénérescence. Cette distance devient d'autant plus grande que, de la Conquête au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, les contacts avec la France sont pratiquement coupés, et ne laissent subsister qu'une image floue et lointaine. Si le voyage de La Capricieuse en 1855 marque le rétablissement d'un contact avec les *Canadiens français*, il se fait dans le contexte de relations franco-britanniques harmonieuses, et peut être interprété comme une visite visant à cimenter cette nouvelle amitié. La reprise de l'émigration et des relations dans les dernières décennies du XIX<sup>ème</sup> ne change pas le regard de la France, mais lui rappelle l'existence d'une communauté francophone au Québec et réveille l'intérêt. On retiendra alors l'image d'une société rurale, traditionaliste, pieuse, composée de gens simples et méritants. Immortalisée par Louis Hémon, cette vision réductrice va s'ancrer pour longtemps.

La Deuxième Guerre mondiale réveille l'intérêt de la France pour le Canada français : chaque camp s'empresse de créer des réseaux d'influence pour s'attirer les sympathies des Québécois. Lorsque, après quelques malentendus et des débuts difficiles, les comités de Français libres gagnent à leur cause le gouvernement du Québec et la population canadienne-française, la France prend conscience, pour la première fois, du rôle stratégique que peut jouer le Canada français, et son approche vis-à-vis du Québec va s'en trouver radicalement changée.

L'après-guerre marque un nouvel épisode dans la redécouverte du Québec par la France, sur fond d'autosatisfaction : la France y trouve une preuve de son rayonnement et va intensifier ses activités culturelles au Québec. Le pas est vite franchi qui conduit à faire l'amalgame entre terre francophone, réalité observée, et terre française, idée qui vient flatter l'imagination. La résistance québécoise face à la marée anglophone qui menace à chaque instant de submerger les francophones est émouvante, et renvoie aux Français une image valorisante de leur propre culture et de leur langue. Si cette communauté résiste, c'est bien que cette langue française est d'une telle grandeur qu'elle devient destinée nationale. Si cette communauté a réussi à se maintenir, c'est bien que l'héritage culturel français est d'une telle noblesse qu'il peut à lui seul nourrir des siècles de vie spirituelle.

A ces retrouvailles culturelles doublées d'une découverte politique vient se greffer un intérêt économique, traduit par l'exposition industrielle et commerciale organisée par la France à Montréal en 1963 ou encore par de grandes réalisations, telle la construction du métro de Montréal ou l'installation d'une usine Renault à Saint-Bruno-de-Montarville. C'est dans ce contexte de relations renouvelées que se situe le voyage du général de Gaulle au Québec en juillet 1967, et son « Vive le Québec libre! », qui vient définir de façon implicite et laconique mais néanmoins fort claire la nouvelle attitude de la France vis-à-vis du Québec.

En faisant prendre conscience du « problème » québécois, cette formule ranime également le souvenir nostalgique de la présence de la France en Amérique au sein d'une opinion française qui, dans les années 60, ne renonce pas au regard qu'elle porte sur le Québec. Volontiers romantique quand il n'est pas condescendant, il suscite une vision déformée, prolongeant celle incarnée par Maria Chapdelaine, où le Français prête au Québécois les traits sympathiques d'un brave bûcheron en chemise à carreaux. Parallèlement à la mise en place de structures de coopération (Office franco-québécois pour la jeunesse, Agence de la francophonie), le tout au prix d'un refroidissement des relations de la France avec le gouvernement fédéral canadien, c'est l'époque de la *Cabane au Canada* chantée par Line Renaud, dont le succès tenace poursuit encore les Québécois. S'il est vrai que cette image est confirmée par certaines figures, en particulier dans le domaine des arts visuels, elle n'en demeure pas moins terriblement caricaturale. En cultivant cette image de ce cousin d'Amérique chaleureux et rustique, le Français se replace, sur le plan culturel, dans la position du civilisateur qui avait été la sienne du temps de la colonie.

A cet imaginaire vient s'ajouter une fascination qu'éveille non pas le peuple mais le pays, à savoir celle des grands espaces, évocateurs de liberté et d'indépendance. Loin de la réalité urbaine, ouvrière, laborieuse, cet imaginaire privilégie la nature sauvage et magnifiée, et l'attraction qu'exerce l'exotisme étant plus grande que celle d'un univers familier, l'attention des Français est plus sollicitée par les Amérindiens, toujours perçus avec l'auréole du Bon Sauvage, que par les Québécois.

Les années 90 s'accompagnent heureusement d'un changement. Après avoir longtemps occupé une place surdimensionnée dans l'esprit du Québec, la France a cessé d'être envahissante et, face à l'américanité québécoise, a dû se réinventer une image du Québec. Cette image, dépeussière, est celle d'une société dynamique, dont les créations linguistiques, littéraires, musicales, cinématographiques, suscitent un véritable engouement parmi les Français. En universalisant la notion de francophonie, qui puise désormais ses références un peu partout dans le monde, la France reconnaît aujourd'hui en Québec un fer de lance de la francophonie et de la défense de l'exception culturelle. Avec la découverte d'intérêts et de projets communs, la France voit désormais dans le Québec un véritable partenaire pour son action au niveau international.



## Bibliographie

- Abbeville, Claude d' 1<sup>ère</sup> éd. 1614 : *Histoire de la mission des Pères capucins en l'île de Maragnan*, Paris, chez François Huby
- Aubert de Gaspé, Philippe (père) 1<sup>ère</sup> éd. 1864 : *Les anciens Canadiens*, Québec
- Bacqueville de la Potherie, Claude-Charles 1<sup>ère</sup> éd. 1722 : *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Paris
- Biard, Pierre 1<sup>ère</sup> éd. 1616 : *Relation de la Nouvelle-France, de ses Terres, Naturels du País et de ses Habitans*, Lyon, Louis Muguet
- Bibaud, Michel 1<sup>ère</sup> éd. 1837 : *Histoire du Canada, sous la domination française*, Montréal, Jones
- Boucher, Pierre 1<sup>ère</sup> éd. 1664 : *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*, Paris, chez Florentin Lambert
- Brébeuf, Jean de 1<sup>ère</sup> éd. 1636 : *Relation*, Paris, chez Sébastien Cramoisy
- Buies, Arthur [1<sup>ère</sup> éd. 1864] 1978 : *Lettres sur le Canada : étude sociale*, Montréal, Ed. de l'Étincelle
- Cartier, Jacques 1<sup>ère</sup> éd. 1545 : *Bref récit et succincte narration de la navigation faite dans les îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, Paris
- Champlain, Samuel de 1<sup>ère</sup> éd. 1603 : *Des Sauvages*, Paris, chez Claude de Monstr'oeil
- Champlain, Samuel de 1<sup>ère</sup> éd. 1613 : *Voyages du sieur de Champlain Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roy en la marine*, Paris, chez Jean Berjon
- Champlain, Samuel de 1<sup>ère</sup> éd. 1619 : *Voyages et découvertures faites en la Nouvelle France, depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618*, Paris, chez Claude Collet
- Charlevoix, François-Xavier de 1<sup>ère</sup> éd. 1744 : *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France*, Paris, Rollin fils
- Conan, Laure (pseud. de Félicité Angers) 1<sup>ère</sup> éd. 1884 : *Angéline de Montbrun*, Montréal, Québec, Brousseau
- Crémazie, Octave 1882 : *Œuvres complètes de Octave Crémazie*, Montréal, C.O. Beauchemin
- Denys, Nicolas 1<sup>ère</sup> éd. 1672 : *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle du país*, 2 vol., Paris, Louis Billaine
- DesRochers, Alfred [1<sup>ère</sup> éd. 1929] 1998 : *A l'ombre de l'Orford*, Montréal, BQ
- Ducharme, Réjean [1<sup>ère</sup> éd. 1967] 1997 : *Le nez qui voque*, Paris, Gallimard, Folio 2457
- Evreux, Yves d' 1<sup>ère</sup> éd. 1615 : *La suite de l'histoire des choses les plus mémorables advenues en Maragnan dans les années 1613 et 1614*, Paris, chez François Huby
- Fréchette, Louis 1<sup>ère</sup> éd. 1887 : *La légende d'un peuple*, Paris, A la librairie illustrée
- Garneau, François-Xavier [1<sup>ère</sup> éd. 1845] 1996 : *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, BQ
- Hémon, Louis [1<sup>ère</sup> éd. 1916] 1988 : *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal Compact
- Lahontan, Louis Armand de Lom d'Arce baron de 1<sup>ère</sup> éd. 1703 : *Nouveaux voyages de M. le baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale*, La Haye, les frères L'Honoré
- Leclercq, Chrétien [1<sup>ère</sup> éd. 1691] 1999 : *Nouvelle relation de la Gaspésie*, éd. Critique s. la dir. De Réal Ouellet, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Bibliothèque du Nouveau Monde
- Lejeune, Paul 1<sup>ère</sup> éd. 1634 : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1633*, Paris, chez Sébastien Cramoisy
- Le Mercure français*, 1633 : *Relation de la reprise de Québec*, Paris
- Lescarbot, Marc 1<sup>ère</sup> éd. 1609 : *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, chez Jean Milot
- Nevers, Edmond de [1<sup>ère</sup> éd. 1896] 1964 : *L'avenir du peuple canadien-français*, Montréal, Fidès, coll. Nénuphar
- Perrault, Joseph-François 1832 : *Abrégé de l'histoire du Canada*, Québec, Ruthven

- Roy, Camille 1<sup>ère</sup> éd. 1937 : *Pour conserver notre héritage français*, Montréal, Ed. Beauchemin
- Roy, Gabrielle [1<sup>ère</sup> éd. 1945] 1993 : *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal Compact
- Sagard, Gabriel 1<sup>ère</sup> éd. 1632 : *Grand voyage du pays des Hurons et Dictionnaire de la langue huronne*, Paris, chez Denys Moreau
- Sagard, Gabriel 1<sup>ère</sup> éd. 1636 : *Histoire du Canada et voyages que les frères Mineurs Recollects y ont faits pour la conversion des Infidelles*, Paris, chez Claude Sonnius
- Savard, Félix-Antoine [1<sup>ère</sup> éd. 1937] 1964 : *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fidès
- Trudelle, Charles 186? : *Les Bois-Francs*, dans *Le Foyer canadien. Recueil littéraire et historique* [1863-1866], Québec

## Notes

1. Cette exposition a été présentée au musée national des Arts et Traditions populaires à Paris puis au Musée de l'Amérique française à Québec, entre juin 1999 et janvier 2001.
2. Communiqué du Musée de la Civilisation à Québec, émis le 22 mars 2000, informant sur l'exposition.
3. Parmi les principaux témoignages et relations publiés en français depuis la « découverte » (1534) jusqu'à la fin de la Nouvelle France (1760), citons par ordre chronologique le *Bref récit et succincte narration de la navigation faite dans les îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres* (1545), relatant le second voyage de Jacques Cartier, les *Voyages aventureux du capitaine Martin de Hoyarzabal, habitant de Çuibiburu* (1579) la relation du premier voyage de Jacques Cartier, d'après Ramusio (1598), *Des Sauvages* de Samuel de Champlain (1603), l'*Histoire de la Nouvelle France* de Marc Lescarbot (1609), les *Voyages* de Samuel de Champlain (1613), l'*Histoire de la mission des Pères capucins en l'île de Maragnan* de Claude d'Abbeville (1614), *La suite de l'histoire des choses les plus mémorables advenues en Maragnan dans les années 1613 et 1614* de Yves d'Evreux (1615), la *Relation de la Nouvelle-France*, de Pierre Biard (1616), les *Voyages en Huronie* de Samuel de Champlain (1619), le *Grand voyage du pays des Hurons* et le *Dictionnaire de la langue huronne* de Gabriel Sagard (1632), la rétrospective des *Voyages* de Samuel de Champlain (1632), la *Relation de la reprise de Québec* parue dans *Le Mercure français* (1633), la première *Relation* des Jésuites, par Paul Lejeune (1634) qui sera suivie des *Relations* de ses coreligionnaires de 1632 à 1673, la *Relation* du pays des Hurons, de Jean de Brébeuf (1636), l'*Histoire du Canada* de Gabriel Sagard (1636), l'*Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*, de Pierre Boucher (1664), la *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale*, de Nicolas Denys (1672), la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, de Chrétien Leclercq (1691), les *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, de Lahontan (1703), l'*Histoire de l'Amérique septentrionale*, de Bacqueville de la Potherie (1722), et enfin l'*Histoire et Description générale de la Nouvelle-France* de François-Xavier de Charlevoix (1744).
4. Joseph-François Perrault, *Abrégé de l'histoire du Canada*, Ruthven, Québec, 1832. Michel Bibaud, *Histoire du Canada, sous la domination française*, Jones, Montréal, 1837.
5. « Son livre [...] fut une grande entreprise : la réhabilitation d'une race à ses propres yeux et aux yeux d'autres races. » déclare Pierre-Joseph-Olivier Chauveau dans le discours qu'il prononce sur sa tombe le 15 septembre 1867.
6. Dans son discours préliminaire, François-Xavier Garneau évoque : « ...la persévérance de Champlain qui lutte contre l'apathie de la France... », *Histoire du Canada*, BQ, 1996, p. 60.
7. A propos du développement de la colonie à l'époque de Henri II, op. cit., p. 112.
8. op. cit., p.122.
9. op. cit., p. 61.
10. op. cit., p. 65.

11. « Cartier s'est distingué dans ses expéditions par son habileté et son courage. [...] il a donné une nouvelle preuve de l'intrépidité des marins de cette époque », op. cit., p. 108. Et « ...la fermeté, et le courage de Cartier ne se démentirent pas un instant » op. cit., p. 102.
12. op. cit., p. 133.
13. Philippe Aubert de Gaspé fait publier son roman autobiographique *Les anciens Canadiens* en 1864.
14. Dans sa nouvelle *Les Bois-Francs*, publiée dans le Foyer canadien, magazine littéraire mensuel qui paraît de 1863 à 1866.
15. Octave Crémazie, *Sur les ruines de Sébastopol* (1855).
16. Arthur Buies, *Lettres sur le Canada : étude sociale* (1864).
17. Octave Crémazie, *Le vieux soldat canadien* (1855).
18. « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... [...] De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... [...] Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage. ». Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, chapitre XV.
19. Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur* (1937).
20. Octave Crémazie, *Le Canada* (1858).
21. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, chapitre XXVI.
22. Alfred DesRochers, *A l'ombre de l'Orford* (1929).
23. Octave Crémazie, *Le drapeau de Carillon* (1858).
24. Id., *Envoi aux marins de La Capricieuse* (1855).
25. Louis Fréchette, *La Capricieuse*, dans : *La légende d'un peuple* (1887).
26. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, BQ, 2002, p. 31-32.
27. Id., p. 74-75.
28. Octave Crémazie, *Le drapeau de Carillon* (1858).
29. Id., *Chant du vieux soldat canadien* (1855).
30. « Il est étrange comme la France laisse partout des souvenirs d'affection, même chez ceux qu'elle a le plus fait souffrir. » s'étonne le personnage d'Arthur Buies dans sa Première lettre, op. cit.
31. Octave Crémazie, *Le drapeau de Carillon* (1858).
32. Mgr Louis-Adolphe Paquet, sermon prononcé le 23 juin 1902 à Québec.
33. Arthur Buies, Deuxième lettre, op. cit.
34. Camille Roy, *Pour conserver notre héritage français* (1937).
35. Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*, Gallimard, Folio 2457, 1997, p. 34-35.
36. Edmond de Nevers, *L'avenir du peuple canadien-français* (1896).
37. Camille Roy, op. cit.